

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveille de le voir,
 Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout cousou d'or,
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si, sur le point du jour, par fois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait :
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit, avec un ton de rieur,
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année :
 Chaque jour amène son pain.
 Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours,
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes.)
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis ;

Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin, le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
 Et reprenez vos cent écus.

LA FONTAINE.

HISTOIRE DU BRAVE MOUSTACHE.

PAR COLLIN DE PLANCY.

JE déclare, avant d'entrer en matière, que les détails qu'on va lire ont été confirmés par des témoignages nombreux et respectables.

Moustache était Normand. Il naquit à Falaise en 1799, de parents établis depuis longtemps dans cette ville. Il eut toute sa vie des idées républicaines ; car il ne s'attacha jamais à aucun maître, et ne servit que sa patrie. On l'avait mené à Caen, à l'âge de six mois. Il s'y égara et fit rencontre d'une compagnie de grenadiers qui partaient pour l'Italie. La joie bruyante, l'humeur toujours enjouée de ces enfants de l'honneur, séduisirent Moustache. Il se donna, de la queue et des oreilles, toutes les grâces qu'il put imaginer, et demanda en quelque sorte à être admis dans la troupe, qu'il semblait promettre de servir et de ne point embarrasser. Moustache était sale, passablement laid ; mais il avait la mine tellement spirituelle, et le regard si intelligent, qu'on ne balançait pas à le recevoir : "Il n'y a pas d'autre chien dans le régiment," dit un jeune tambour ; "il y pourra vivre sans peine."

Moustache avait de l'adresse et quelques petits talents. On lui avait appris à rapporter les objets éloignés et à se tenir debout. Ses nouveaux compagnons le formèrent à faire sentinelle, à porter le fusil, et à marcher au pas. Il vivait comme les autres à la gamelle ; et recevait de tous côtés sa pitance. Son instinct lui avait fait sentir qu'il fallait avoir les bonnes grâces du soldat qui était de cuisine. C'était l'homme de la compagnie pour lequel il avait le plus de complaisance ; aussi il s'en trouvait bien.

Cependant on passa en Italie. Moustache franchit le Saint-Bernard, aussi gai dans la fatigue que dans les jeux, aussi âpre à marcher en avant qu'à courir au dîner.

On se trouva bientôt à peu de distance de l'ennemi. Moustache s'était habitué au bruit du tambour et des armes. Il sentait, sans la comprendre, une vive ardeur pour les combats. Mais il n'avait point encore trouvé de guerriers de son espèce, contre qui il pût déployer sa valeur.

Il n'en rendit pas moins à l'armée française un service digne de toute notre reconnaissance. Le régiment qu'il avait suivi était campé au-dessous d'Alexandrie. Un détachement d'Autrichiens, caché dans la vallée de Belbo, et que l'on croyait plus éloigné, s'avança de nuit pour surprendre les grenadiers qui avaient adopté Moustache ; et peut-être, sans ce chien vigilant, eût-il réussi dans son projet. Mais le fidèle Moustache faisait alors sa ronde autour du camp, le nez au vent et l'oreille en l'air. Il crut entendre les pas des voleurs : il sentit l'odeur des corps autrichiens, à laquelle il n'était point accoutumé. Il courut alors, en poussant des cris d'alarme, avertir ses amis ; les sentinelles avancées s'aperçurent qu'elles avaient l'ennemi sur les reins ; le camp s'éveilla ; tout le monde fut debout en un instant ; et l'ennemi, se voyant surpris, se hâta de battre en retraite.

Quand le jour fut venu, on déclara que Moustache avait bien mérité de la patrie. Les Grecs lui eussent élevé une statue ; les Romains l'eussent porté en triomphe, comme les oies du Capitole. Les Français montrèrent plus de bon sens. Le brave Moustache n'aurait pas fait un pas pour se voir moulé en plâtre. Il aimait beaucoup mieux marcher sur ses pieds, que souffrir qu'on le portât triomphalement au bout de quatre grandes perches. On pensa qu'on satisferait toute son ambition, en lui assurant une existence honorable ; le colonel le fit inscrire sur le cadre du régiment. On ordonna que Moustache recevrait tous les jours la portion de grenadier ; et Moustache fut le plus heureux des chiens.

On le tondit ; on lui mit au cou un collier qui portait le nom de son régiment ; et le perruquier de la troupe fut chargé de le peigner et de le coiffer une fois par semaine.

On pourrait peut-être lui faire dès lors un certain reproche : il devint si fier, qu'il ne regardait plus ses frères les chiens, lorsqu'il en rencontrait sur son passage.

Cependant il y eut un petit combat où il se porta en chien de cœur, à la tête de sa compagnie. Il y reçut sa première blessure : c'était un coup de baïonnette dans l'épaule. On a même remarqué, que dans toute sa longue carrière, Moustache n'avait été blessé que par-devant.

Le chirurgien du régiment soigna le coup qu'un Autri-

chien lui avait donné ; il souffrit la cure sans se plaindre, et passa quelques jours à l'infirmerie.

Il n'était pas encore guéri, lorsqu'on livra la grande bataille de Marengo. Quoiqu'un peu boiteux, il ne voulut pas perdre une si belle journée. Il marcha, toujours attaché à son drapeau qu'il savait reconnaître, et à ses camarades qu'il n'avait pas encore quittés ; et comme ce fifre du grand Frédéric, qui souffla dans son instrument tant que dura la mêlée, Moustache ne cessa d'aboyer contre l'ennemi.

La vue des baïonnettes l'empêchait seule d'avancer sur les Autrichiens ; mais son bonheur lui amena enfin l'occasion de combattre. Un Autrichien avait un dogue, qui osa paraître devant les rangs français. L'apercevoir, s'élançant, le saisir à la gorge et combattre, tout cela ne fut pour Moustache qu'un mouvement à la française. L'acharnement était grand de part et d'autre. Le dogue, gras et vigoureux comme un Allemand, se battait avec ardeur. Le barbet, qui voulait soutenir le nom français, poussait le courage jusqu'à la témérité. Une balle vint terminer l'affaire. Le dogue fut tué, Moustache eut l'oreille droite emportée jusqu'à la racine. Il en fut un peu étourdi, mais il ne s'en effraya point ; et voyant que l'armée française, victorieuse selon son usage, se reposait enfin sur la moisson de lauriers qu'elle venait de recueillir, il regagna le camp avec orgueil, semblant se dire en lui-même : "Quand la postérité parlera de Moustache, elle dira : Ce chien aussi combattit à la bataille de Marengo ?"

Je crois avoir déjà remarqué qu'il ne s'était attaché à aucun maître, mais à un régiment tout entier. Il montrait au reste une tendresse égale pour tous les soldats français, méprisait les bourgeois et les femmes, et fuyait devant les étrangers, lorsqu'il ne se voyait pas assez fort pour les attaquer. Son instinct était admirable, comme on en jugera tout à l'heure.

Il s'était brouillé avec ses grenadiers, parce que dans une garnison on avait voulu le mettre à l'attache. Il avait déserté, et s'était attaché à une compagnie de cuirassiers. Quelque temps avant la bataille d'Austerlitz, un espion autrichien pénétra parmi les Français, dont il parlait si bien la langue, que personne ne le soupçonna. Sans doute, il serait allé rendre compte à ses maîtres de ses observations, s'il n'eût fait la rencontre de Moustache. Le fidèle animal, qui se montrait toujours ami de tout Français, n'eut pas plus tôt senti l'étranger qu'il lui sauta aux jambes, en poussant des cris formidables. Ce mouvement divertit d'abord ; il fit réfléchir

ensuite ; on connaissait la sagacité de Moustache ; on arrêta l'étranger, que l'on reconnut pour un espion, et le brave chien eut ce jour-là double pitance.

On livra la bataille d'Austerlitz ; Moustache suivit son drapeau et les cuirassiers qui l'avaient adopté. Dans le fort de la mêlée, il aperçut le porte-étendard de son régiment aux prises avec un détachement d'ennemis. Il vola à son secours, aboya, encouragea son maître de tous ses moyens, fit tout ce qu'il put pour effrayer la bande autrichienne. Ses efforts furent inutiles. Le porte-étendard fut percé de mille blessures ; et lorsqu'il se sentit tomber, il s'enveloppa dans son drapeau ; en même temps, il entendit pousser des cris de victoire ; il s'écria qu'il mourait content, et son âme généreuse s'envola au séjour des héros. Trois Autrichiens avaient mordu la poussière sous les coups du porte-étendard. Mais il en restait cinq ou six autres, qui voulurent s'emparer du drapeau. Moustache s'était jeté sur le corps de son camarade, il s'était mis en devoir de défendre sa bannière ; et il allait être percé de coups de baïonnettes, quand la fortune des combats vint à son secours : une décharge de mitraille balaya l'ennemi. Moustache y perdit une patte ; il ne s'en occupa point. Comme il se voyait libre, il prit dans ses dents le drapeau français et s'efforça de l'arracher à son maître. Mais en mourant, le porte-étendard avait si vivement embrassé le bâton, qu'il fut impossible de le lui enlever. Moustache cependant y employait toutes ses forces. Il finit par détacher les lambeaux sanglants de la bannière ; il retourna au camp, boitant, épuisé, chargé de ce fardeau glorieux ; et il excita de nouveau l'admiration générale.

Sa belle action méritait des honneurs : on lui en rendit. On lui ôta le collier qu'il portait ; et le général Lannes ordonna qu'on lui mit au cou un ruban rouge avec une petite médaille de cuivre, chargée de cette inscription sur la première face : *Il perdit une jambe à la bataille d'Austerlitz, et sauva le drapeau de son régiment.* Ces mots se lisaient sur le revers : *Moustache, chien français : qu'il soit partout respecté et chéri comme un brave.*

Cependant il fallut faire l'amputation de la jambe cassée. Moustache souffrit sans se plaindre, et boita avec fierté.

Comme il était facile de le reconnaître partout, à son collier et à sa médaille, on ordonna que, dans quelque régiment qu'il se présentât, il recevrait tous les jours sa portion de soldat ; et il continua de suivre l'armée.

Un jour, un cuirassier, qui sans doute le prenait pour un

autre, lui donna un coup de plat de sabre, on ne sait trop pour quel motif. Moustache, piqué, déserta. Il s'attacha aux dragons, et les suivit en Espagne.

Il est constant, de l'aveu de plusieurs vieux soldats, qu'il leur rendit de grands services. Tous les jours il était debout le premier ; il marchait en avant ; il avertissait de tout ce qui lui donnait des soupçons ; il aboyait lorsqu'il entendait quelque bruit, à moins qu'on ne lui fit signe de se taire, ce qui arrivait quelquefois dans les expéditions de nuit ; et il n'était pas difficile de lui faire comprendre qu'il fallait être discret. Il fit avec les dragons deux campagnes, pendant lesquelles il se battit toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. A la bataille de la Sierra-Morena, Moustache ramena au camp le cheval d'un dragon qui venait d'être tué. On assure qu'il fit plusieurs fois le même trait d'intelligence.

Un colonel, ayant grande envie de posséder un chien aussi admirable, le prit secrètement, le mit à l'attache, et fit tout ce qu'il put pour s'en faire aimer. Moustache, qui, depuis plusieurs années, était devenu fier, que sa ration mettait à même de ne jamais mendier son dîner, qui avait l'habitude de marcher libre, ne conçut que de l'horreur pour celui qui l'avait enchaîné. Après dix-sept jours d'esclavage, il trouva une fenêtre ouverte, s'échappa, et s'attacha aux canonniers.

Il fit avec eux ses dernières campagnes. Il fut tué d'un boulet de canon, à la prise de Badajos, le 11 mars 1811, à l'âge de douze ans. On l'enterra sur le champ de bataille, avec sa médaille et son ruban. Une pierre lui servit de mausolée : on y grava ces mots : *Ici repose le brave Moustache.*

Ce monument a été détruit depuis par les Espagnols ; et les os du chien brûlés par l'inquisition.

LES DEUX RATS, LE RENARD, ET L'ŒUF.

Deux rats cherchaient leur vie : ils trouvèrent un œuf.

Le dîner suffisait à gens de cette espèce :

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse,

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut : c'était maître renard.

Rencontre incommode et fâcheuse :

Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner :
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.
 Nécessité l'ingénieuse
 Leur fournit une invention.
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
 L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
 Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
 L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
 Que les bêtes n'ont point d'esprit !

LA FONTAINE.

LES QUATRE HENRI.

UN soir, comme la pluie tombait à flots, on dit qu'une vieille femme, qui passait dans le pays pour sorcière, et qui habitait une pauvre cabane dans la forêt de Saint-Germain, entendit frapper à sa porte ; elle ouvrit, et vit un cavalier qui lui demanda l'hospitalité. Elle mit son cheval dans une grange et le fit entrer. A la clarté d'une lampe fumeuse, elle vit que c'était un jeune gentilhomme. La personne disait la jeunesse, l'habit disait la qualité. La vieille femme alluma du feu et demanda au gentilhomme s'il désirait manger quelque chose. Un estomac de seize ans est comme un cœur du même âge, très avide et peu difficile. Le jeune homme accepta. Une bribe de fromage et un morceau de pain noir sortirent de la huche ; c'était toute la provision de la vieille.

—Je n'ai rien de plus, dit-elle au jeune gentilhomme, voilà ce que me laissent à offrir aux pauvres voyageurs la dtme, les aides, la gabelle : sans compter que les manants d'alentour me disent sorcière et vouée au diable, pour me voler, en sûreté de conscience, les produits de mon pauvre champ.

—Pardieu, dit le gentilhomme, si je devenais jamais roi de France, je supprimerais les impôts et ferais instruire le peuple.

—Dieu vous entende, répondit la vieille. A ce mot, le gentilhomme s'approcha de la table pour manger ; mais au même instant un nouveau coup frappé à la porte l'arrêta. La vieille ouvrit et vit encore un cavalier percé de pluie, et qui demanda l'hospitalité. L'hospitalité lui fut accordée, et le

cavalier étant entré, il se trouva que c'était encore un jeune homme, et encore un gentilhomme.

—C'est vous, Henri, dit l'un.—Oui, Henri, dit l'autre. Tous deux s'appelaient Henri. La vieille apprit dans leur entretien qu'ils étaient d'une nombreuse partie de chasse, menée par le roi Charles IX, et que l'orage avait dispersée.

—La vieille, dit le second venu, n'as-tu pas autre chose à nous donner ?

—Rien, répondit-elle.

—Alors, dit-il, nous allons partager.

Le premier Henri fit la grimace ; mais, regardant l'œil résolu et la prestance nerveuse du second Henri, il dit d'une voix chagrine :

—Partageons donc !

Il y avait, après ces paroles, cette pensée qu'il n'osa exprimer : "Partageons de peur qu'il ne prenne tout."

Ils s'assirent donc en face l'un de l'autre, et déjà l'un des deux allait couper le pain avec sa dague, lorsqu'un troisième coup fut frappé à la porte. La rencontre était singulière : c'était encore un gentilhomme, encore un jeune homme, encore un Henri. La vieille se mit à les considérer avec surprise. Le premier voulut cacher le fromage et le pain, le second les replaça sur la table, et posa son épée à côté. Le troisième Henri sourit.

—Vous ne voulez donc rien me donner de votre souper, dit-il, je puis attendre, j'ai l'estomac bon.

—Le souper, dit le premier Henri, appartient de droit au premier occupant.

—Le souper, dit le second, appartient à qui sait mieux le défendre.

Le troisième Henri devint rouge de colère, et dit fièrement :

—Peut-être appartient-il à celui qui sait mieux le conquérir.

Ces paroles furent à peine dites que le premier Henri tira son poignard, les deux autres leurs épées. Comme ils allaient en venir aux mains, un quatrième coup est frappé, un quatrième jeune homme, un quatrième gentilhomme, un quatrième Henri fut introduit. A l'aspect des épées nues, il tire la sienne, se met du côté le plus faible et attaque à l'étourdie. La vieille se cache épouvantée, et les épées vont fracassant tout ce qui se trouve à leur portée. La lampe tombe, s'éteint, et chacun frappe dans l'ombre. Le bruit des épées dure quelque temps, puis s'affaiblit graduellement, et finit par ces-

ser tout-à-fait. Alors la vieille se hasarde à sortir de son trou, rallume la lampe, et voit les quatre jeunes gens étendus par terre, chacun avec une blessure. Elle les examine : la fatigue les avait plutôt renversés que la perte de leur sang. Ils se relèvent l'un après l'autre, et, honteux de ce qu'ils viennent de faire, ils se mettent à rire et se disent :

—Allons, soupçons de bon accord et sans rancune.

Mais, lorsqu'il fallut trouver le souper, il était par terre, foulé aux pieds, souillé de sang. Si mince qu'il fût, on le regretta. D'un autre côté, la cabane était dévastée, et la vieille, assise dans un coin, fixait ses yeux fauves sur les quatre jeunes gens.

—Qu'as-tu à nous regarder ? dit le premier Henri, que ce regard troublait.

—Je regarde vos destinées écrites sur vos fronts, répondit la vieille.

—Le second Henri lui commanda durement de les lui révéler ; les deux derniers l'y engagèrent en riant. La vieille répondit :

—Comme vous êtes réunis tous quatre dans cette cabane, vous serez réunis tous quatre dans une même destinée. Comme vous avez foulé aux pieds et souillé de sang le pain que l'hospitalité vous a offert, vous foulerez aux pieds et souillerez de sang la puissance que vous pouviez partager. Comme vous avez dévasté et appauvri cette chaumière, vous dévasterez et appauvrirez la France ; comme vous avez été blessés tous quatre dans l'ombre, vous périrez tous quatre par trahison et de mort violente.

Les quatre gentilshommes ne purent s'empêcher de rire de la prédiction de la vieille.

Ces quatre gentilshommes étaient les quatre héros de la Ligue, deux comme ses chefs, et deux comme ses ennemis.

Henri de Condé, empoisonné par ses domestiques.

Henri de Guise, assassiné par les quarante-cinq.*

Henri de Valois (Henri III), assassiné par Jacques Clément.

Henri de Bourbon (Henri IV), assassiné par Ravaillac.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.—Mort en 1847.

Observation.—Ce récit quoique un peu fantastique, a de l'intérêt. Il est écrit avec pureté et facilité, et prouve chez l'auteur une imagination vive et ingénieuse.

* Le 28 décembre 1588. Les gentilshommes nommés les *Quarante-cinq*, qui assassinèrent le duc de Guise, étaient une compagnie nouvelle formée par le duc d'Épernon, payée au trésor royal sur les billets de ce duc

L'ALCHIMISTE ET SES ENFANTS.

APPROCHEZ-VOUS, mes deux petites filles,
Julie et Bonne, à mes yeux si gentilles ;
Je sais d'hier un conte tout nouveau.
Mettez-vous là ; je veux, tout d'une haleine,
Vous le conter ; si vous le trouvez beau,
Vous me viendrez embrasser pour ma peine.

En Arabie il était une fois
Un magicien d'un savoir admirable ;
On le nommait Mahmoud l'incomparable ;
Il observait en tout le nombre trois.
Grand alchimiste et souffleur mémorable,
Passant sa vie au milieu des fourneaux,
Des appareils, des matras, des bocaux,
Le grand Mahmoud fit une découverte
Dont à jamais on doit pleurer la perte.
Vous demandez déjà ce que c'était ;
Vous le saurez. Il faut d'abord vous dire
Qu'un jour Mahmoud qui s'impatientait
De vivre seul, à la belle Palmire,
Qu'il crut aimer, par l'hymen fut lié,
Puis eut un fils de sa tendre moitié.
Bientôt ses goûts rentrèrent dans son âme ;
A l'alchimie il revint tout entier :
Et le ménage, et le fils et la femme,
Ne firent plus alors que l'ennuyer.
C'est un grand tort, et pour moi je l'en blâme.

Qu'arriva-t-il ? qu'à lui-même laissé,
Le très cher fils donna, le front baissé,
Dans mille excès, pilla les caravanes,
Battit les gens, enleva les sultanes,
Fut grand ivrogne et nargua Mahomet.
Son père alors, mais trop tard, eut regret
D'avoir ainsi négligé la culture
Et les soins dus à sa progéniture.
Mieux eût valu ne savoir presque rien,
Et de son fils faire un homme de bien.
Lorsque Mahmoud reçut de la nature

L'ordre fatal d'aller voir ses aïeux,
 Il se souvint du secret merveilleux
 Dont autrefois sa profonde science
 Lui découvrit l'incroyable puissance ;
 (Et c'est ici que je vais révéler
 Ce que d'abord j'ai voulu vous céler ;
 Écoutez bien, la chose est d'importance).
 Avec son fils il s'enferme un matin :
 " Mon cher enfant, j'approche de ma fin ;
 Je le sens trop à ma faiblesse extrême.
 Oui, nous allons bientôt nous séparer ;
 Vous me perdrez ; si, pour un fils que j'aime,
 C'est un malheur, il peut se réparer.
 Je vous étonne. Apprenez un mystère
 Que je vous ai dérobé jusqu'ici ;
 A mon cher fils je ne veux plus rien taire.
 Regardez bien cette fiole-ci ;
 Elle renferme une liqueur vermeille,
 Trésor unique et fruit de mainte veille.
 Dans les trois jours qui suivront mon trépas,
 (Dans les trois jours, au moins, n'y manquez pas),
 Si par vos mains, dans ma bouche glacée
 Cette liqueur goutte à goutte est versée,
 Entre vos bras soudain vous me verrez,
 Me ranimant, renaître par degrés.
 C'est mon destin qu'ici je vous confie ;
 J'attends de vous une seconde vie ;
 Je vous devrai l'existence à mon tour, •
 Et c'est mon fils qui me rendra le jour.
 Ce doux espoir en mourant me console."

Le fils touché promit ce qu'on voulut,
 Le jura même, et son père mourut,
 Persuadé qu'il lui tiendrait parole.
 Mais par malheur, ce fils mal élevé,
 Comme j'ai dit, et vaurien achevé,
 De l'élixir sitôt qu'il se vit maître,
 Prit un parti bien scandaleux, bien traître.
 " Ma foi, dit-il, jusqu'à présent j'ai cru
 Que mon vieux père avait assez vécu.
 Je vivrai moins, si j'en crois l'apparence ;
 Car mon défaut n'est pas la tempérance.
 J'use mes jours et les risque souvent
 Comme à plaisir, et ce n'est pas ma faute

Si, par hasard, je suis encor vivant.
 Serait-ce point sottise la plus haute
 De m'oublier ? Oui, la première loi,
 La mieux suivie, est que l'on songe à soi."

Quelques remords cependant le troublèrent ;
 Mais les trois jours bien vite s'envolèrent,
 Et Mélédin (c'est le nom du bandit)
 Sur son méfait aisément s'étourdit.
 De mauvais fils il devint mauvais père,
 De ses enfants ne s'embarrassa guère,
 Dont il advint que, par faute de soins,
 S'il valait peu, ses fils valurent moins.
 Il arriva bientôt à la vieillesse,
 Par la débauche, avant l'âge, cassé.
 Près de mourir, et songeant au passé,
 Comptant fort peu d'ailleurs sur la tendresse
 De ses enfants, il voulut réussir
 A s'appliquer l'effet de l'élixir.
 " Allons, dit-il, il faut jouer d'adresse."
 De ses trois fils il fit venir l'ainé,
 Qu'il connaissait tout pétri d'avarice,
 Par l'intérêt basement dominé,
 Prêt à se vendre ; et ce fut sur ce vice
 Que Mélédin bâtit son artifice.
 " Mon cher Azor, ô mon très digne fils !
 (Dit le mourant) vous êtes un brave homme,
 Sage, prudent, et surtout économe ;
 Je vous connais ; aussi je vous choisis
 Pour vous donner un témoignage insigne
 De confiance et d'amour paternel ;
 J'ose penser que vous en êtes digne."
 Alors, d'un ton encor plus solennel,
 Du grand Mahmoud rappelant la mémoire,
 De la fiole il raconta l'histoire,
 Hors en un point qu'il eut soin d'altérer :
 " Savez-vous bien ce que doit opérer
 Cette liqueur ? Mon cher fils peut m'en croire,
 En un instant je deviendrai tout d'or,
 Oui, d'or, mon fils, et de plus pur encor.
 Imaginez qu'en conservant sa forme,
 Mon corps entier n'est qu'un lingot énorme.
 Vous concevez quel immense trésor
 Vous aurez là, tout seul et sans partage.

Embrassez-moi ; recueillez, cher Azor,
Ce grand secret, mon meilleur héritage."

Le père mort, Azor de supputer
Ce que pourrait valoir, en long, en large,
Le cher défunt ; comment le transporter ?
Quatre chameaux y trouveront leur charge.
Le compte fait, il eut soin promptement
D'exécuter le rare testament.
Mais à l'instant où, pour lever ses doutes,
Il eut au plus versé deux ou trois gouttes,
Il s'aperçoit, quelle surprise, ô Dieu !
Que Mélédin donne un signe de vie,
Puis, du remède ayant reçu trop peu,
Retombe. . . Azor s'épouvante, s'écrie,
Ne songe plus, dans son trouble indiscret,
A la fiole : elle tombe, se casse ;
Tout l'élixir se répand. O disgrâce !
On n'en a point retrouvé le secret.
Ainsi le ciel de tous trois fit justice
Ainsi chacun fut puni par son vice.

Dans ce tableau j'ai peint en raccourci
Les traits hideux de beaucoup de familles,
Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi,
O mes enfants, ô mes aimables filles !
Ce pauvre père un jour vous quittera ;
En vous quittant il vous regrettera ;
Mais, après lui, vous direz, je l'espère,
En consolant votre excellente mère :
Que ne peut-on racheter à prix d'or
Un bien si grand ! une tête si chère !
Que n'avons-nous à donner un trésor !
Nous l'offririons pour revoir notre père.

Vous le direz ; oui, je n'en doute pas ;
Les bons parents n'ont point d'enfants ingrats.

ANDRIEUX.—Né en 1759 ; mort en 1833.

LE GRONDEUR.

M. GRICHARD, *vieux médecin* ; LOLIVE, *son valet* ; ARISTE,
frère de Grichard.

M. Grichard. Bourreau, me feras-tu toujours frapper
deux heures à la porte ?

Lol. Monsieur, je travaillais au jardin ; au premier coup
de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. Gri. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double
chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

Lol. Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause
qu'elle l'était : quand elle est ouverte vous vous fâchez ;
quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi : je ne sais plus
comment faire.

M. Gri. Comment faire !

Ar. Mon frère, voulez-vous bien. . .

M. Gri. Oh ! donnez-vous patience. Comment faire,
coquin !

Ar. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je
vous parle de. . .

M. Gri. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos
valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ar. (à part.) Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Gri. Comment faire, infâme !

Lol. Oh ça, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous
que je laisse la porte ouverte ?

M. Gri. Non.

Lol. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. Gri. Non.

Lol. Monsieur. . .

M. Gri. Encore ? tu raisonneras, ivrogne ?

Ar. Il me semble après tout, mon frère, qu'il ne raisonne
pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raison-
nable.

M. Gri. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que
vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir
un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

Lol. Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. Gri. Te tairas-tu ?

Lol. Monsieur, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée :
enosissez ; comment la voulez-vous ?